

## Feu et lumière

A l'école des amis de Dieu

Anne de Guigné

Ces enfants qui sont nos maîtres...

25 avril 1911-14 janvier 1922

par Renée de Tryon-Montalembert

*« Sa joie très vive en tout venait-elle du seul amour de Dieu?... Je crois que sa joie lui venait du bonheur d'aimer Dieu, d'être aimée de Lui... chaque fois qu'on lui apprenait quelque chose de Lui, c'était un ravissement. » (un témoin)*

*« On a bien des joies sur la terre, mais elles ne durent pas. Celle qui dure, c'est d'avoir fait un sacrifice. » (quelques mois avant sa mort)*

Le saint pape Pie X, le pape de la communion fréquente, le pape de la communion des tout-petits l'avait prédit : « Il y aura des saints parmi les enfants ».

Sans doute pareille assertion vise-t-elle en tout premier lieu la sainteté, fruit normal de la “grâce sanctifiante”, cette vie de Dieu en nous communiquée par le baptême. À une telle sainteté, tous les chrétiens, quel que soit leur âge, sont conviés, et même de façon impérative, ainsi que nous le rappelle le concile Vatican II<sup>1</sup>, une telle sainteté se trouvant pour ainsi dire colorée par les conditions de vie de celui en qui elle s'accomplit<sup>2</sup>, sa famille, son milieu, et aussi par son usage.

Il y aura donc une sainteté propre à l'enfance. Mais voici que, parmi ces innombrables enfants en qui s'épanouit la vie divine, comme une merveilleuse

1 Cf. *Lumen Gentium*, n° 40.

2 id., n° 41.

fleur, l'Église aujourd'hui, ne craint pas d'en choisir quelques-uns, qu'elle nous présente à la fois comme de puissants intercesseurs, et comme des modèles. Modèles pour les enfants, ainsi que pour tous ces adultes que nous sommes et qui pour voir s'ouvrir devant eux les portes du Royaume, doivent devenir eux-mêmes semblables à ces « petits » (Mt 18, 3). Certes, la reconnaissance d'une sainteté des enfants n'est pas chose nouvelle dans l'Église. Au calendrier des "saints", plusieurs enfants figurent, nimbés de l'auréole, des origines à nos jours, d'un Tarcisius à une Maria Goretti. Toutefois, il s'agissait seulement, jusqu'ici, de très jeunes martyrs, alors que dans les perspectives renouvelées où nous entraîne l'Église d'aujourd'hui, l'accent se trouve mis, non plus uniquement sur ce témoignage suprême de l'amour, que demeure certes celui du martyr, mais aussi une sainteté reçue et développée au sein d'une existence échappant au tragique de la persécution, et de ce fait, plus immédiatement imitable. N'oublions pas, notamment, ces deux jeunes italiens de 14 ans, Galileo Nicolini (1882-1897), et Maggiorino Vigolungo (1904-1918) récemment déclarés vénérables, ainsi que, depuis mai dernier, Jacinthe (1910-1920) et François Marto (1908-1919), les petits bergers de Fatima, ni Laura Vincuña (1891-1904) toute jeune adolescente, née à Santiago du Chili, et béatifiée le 3 septembre 1988. Anne de Guigné va-t-elle bientôt prendre place parmi cette cohorte des "saints enfants" que nous voyons se profiler dans « l'immense cortège de tous les saints » ? Mais qui est donc Anne de Guigné ?

### **Une enfant comme les autres...**

Anne appartenait, il est vrai, à un milieu social privilégié. Elle est née, le 25 avril 1911, au château de la Cour, à Annecy-le-Vieux. Par sa mère elle descend en droite ligne du roi saint Louis, et se rattache aux héros de la guerre de Vendée.

En fait, son héritage ancestral consiste avant tout dans la transmission d'une solide foi chrétienne : « Tout ce qui est vrai, beau et bon, tout ce que j'ai appris sur les genoux de Maman », écrira-t-elle dans le petit carnet de ses notes de retraite. Combien de religieux et de prêtres sa famille – une famille où l'on pratiquait assidûment la prière en commun – n'a-t-elle pas donné à l'Église, à commencer par ces deux religieuses héroïques, jetées sur les routes du monde par l'amour dévorant de leur Seigneur et qui furent parmi les premières compagnes de Mère Marie de la Passion, la célèbre fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie !

La plus grande simplicité régnait d'ailleurs au foyer d'Anne. Un foyer modèle, s'il en fut. Ses parents, profondément unis, virent d'année en année, l'arrivée de trois autres bambins : Jacques, Madeleine et Marie-Antoinette. Mais leur bonheur humain serait de courte durée. La guerre éclate. Le capitaine de Guigné, blessé à

trois reprises, tombe sur le front d'Alsace, à la tête de ses chasseurs, le 22 juillet 1915, laissant sa jeune femme, avec ses quatre enfants, dont Anne, l'aînée, n'a guère plus de 4 ans... et se trouve particulièrement difficile à élever.

Car c'est un fait, Anne est une petite fille comme toutes les autres, et à l'exception du mensonge dont elle s'est toujours détournée avec horreur, possédant toute la panoplie des "défauts" de l'enfance, depuis la colère jusqu'à la gourmandise, en passant par la jalousie et toutes les formes de l'orgueil. L'arrivée au foyer de Jacques, le petit frère, a fait naître, chez elle, cette jalousie si fréquente en pareil cas, mais avec une violence exacerbée qui la pousse à des gestes incontrôlés : ne lui a-t-elle pas jeté, un jour, dans les yeux toute une poignée de poussière de démolition, au risque de rendre le bébé aveugle ? Et que dire de cette "scène" où nous la voyons, en proie au démon de la jalousie, se précipiter sur l'une de ses cousines, afin de lui arracher une petite table, objet de sa convoitise, que celle-ci vient de recevoir pour ses étrennes ? « Je plains sa mère quand elle aura vingt ans ! » s'écrie le grand-père excédé, en quittant la pièce. C'est d'ailleurs sur tout le petit monde qui l'entoure, que l'enfant exerce sa "tyrannie". En tout, il faut lui céder : « Allez, les autres ! »

### **Le combat spirituel d'une toute petite fille**

Mais Anne possède un grand cœur. Déjà, depuis le départ de son père pour le front, un changement s'amorce. Puis c'est l'affreuse nouvelle. L'enfant voit les larmes de sa mère, l'entoure de ses bras. « Ma chérie, si tu veux me consoler, il faut être bonne ! » Cette simple phrase, tombée des lèvres maternelles, va servir de véhicule à la grâce toujours prévenante du Seigneur. Oui, Anne veut consoler sa mère. Oui, Anne veut être bonne. Dès lors, voici qu'une transformation de tout son être commence à se manifester. Le mot n'est pas trop fort : c'est d'une véritable "conversion" qu'il s'agit.

Une conversion qui est d'abord l'œuvre de la grâce. Anne le sait, malgré son tout jeune âge, elle qui, sans cesse, implore le secours d'En-haut. « C'est qu'il faut demander la grâce au Bon Dieu, comment veux-tu être bon autrement ? » répète-t-elle à ses frères et sœurs.

Mais cette grâce de Dieu ne servirait de rien si elle ne trouvait en nous une réponse généreuse. Et c'est là que nous pouvons admirer comment, « sous la motion de l'Esprit »<sup>3</sup>, Anne sut déployer toutes les ressources d'une volonté que la prière rendait chaque jour plus forte.

« Quels sont vos défauts dominants ? » lui avait demandé le père Perroy,

3 Cf. *Sous la motion de l'Esprit : Anne de Guigné*, par Sœur Marie-Dominique Poinset, o.p., Paris, Casterman, 1953.

supérieur des jésuites, lors de l'examen que l'évêque de Nice, Mgr Chapon avait exigé, avant d'admettre à la première communion ce "bébé" de cinq ans. « L'orgueil et la désobéissance ». Et le père de lui donner comme modèle Jésus Enfant, Jésus Obéissant. La leçon ne sera pas perdue. Anne, dès lors, ne cessera plus d'obéir, et d'obéir par amour.

« Mon petit Jésus, je vous aime et pour vous plaire je prends la résolution d'obéir toujours » avait-elle écrit sur un billet qui fut déposé sur l'autel au jour de sa première communion. Et dans ses notes de retraite, elle se trace un programme simple et énergique qu'elle réalisera point par point. « Combattre les obstacles. Ce qui empêche Jésus de grandir dans mon cœur... donc nécessité pour moi de lutte quotidienne... Je veux à la fin de la journée, compter des victoires... Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lis... »

Ce n'était pas là chose facile, oh non ! Au début, elle serrait bien fort ses petits poings, son visage s'empourprait, des larmes perlaient sous ses paupières... « Je fais mon sacrifice », disait-elle, lorsqu'il lui fallait se soumettre à un ordre contraignant, ou qu'un renoncement lui était demandé. Jacques le petit frère, bien involontairement brise "Agnès", sa poupée préférée : « Oh ! Maman, ne le grondez pas, il ne l'a pas fait exprès ! » Une autre fois, c'est la toilette de poupée, assemblage fragile de bibelots en porcelaine, qui se trouve réduite en miettes par les mains fraternelles. « Tant mieux, je ferai le sacrifice d'Abraham ! »

Et quand il s'agit de l'étude, quelle application apportée aux dictées, aux exercices de calcul, matières où elle n'excelle pas de façon naturelle. Mais « notre travail, c'est un cadeau que l'on fait au bon Jésus. Rien ne coûte quand on l'aime ».

### **La seule joie qui dure**

Et que l'on n'aille pas voir en Anne une enfant triste, tendue, refermée sur elle-même dans un souci constant de perfectionnisme étroit et desséchant !

Encore une fois, Anne est une petite fille comme les autres, au sein d'un univers enfantin, tissé de leçons et de jeux, de promenades et de "devoirs". La famille passait les mois d'été à Annecy-le-Vieux, dans cette campagne savoyarde qu'Anne chérissait, et les mois d'hiver à Cannes. Au sein de ce petit monde, – sa mère et son grand-père, son frère et ses deux sœurs, l'institutrice, M<sup>lle</sup> Basset que les enfants avaient surnommée « Demoise », et les domestiques qui faisaient partie intégrante de la famille – Anne apportait la joie parce qu'elle-même débordait de bonheur.

Sa lutte contre elle-même, qu'accompagnaient d'innombrables "petits sacrifices", témoignage incessant de l'amour de son cœur, et qu'elle cherchait

constamment à faire passer inaperçus, et toujours dans une parfaite obéissance à sa mère, bien loin d'assombrir son caractère, la rendait de plus en plus épanouie et joyeuse.

« Je suis heureuse », disait-elle souvent.

Le secret de sa joie ? Elle nous l'a livré : « On a bien des joies sur la terre, mais elles ne durent pas. Celle qui dure, c'est d'avoir fait un sacrifice. »

Cet intime bonheur resplendissait sur son visage. « Si vous l'aviez connue comme moi, témoigne une amie de sa mère, vous l'auriez entendue chanter. vous l'auriez vue courir, sauter, bondir... »<sup>4</sup>

Il est remarquable de constater à quel point ceux qui l'on approchée sont demeurés marqués par la limpidité de son regard. Et plus frappant encore de recevoir actuellement, tant de témoignages, de jeunes notamment, que ce même regard, rencontré à travers une simple photo, a bouleversés intérieurement et attirés à Dieu.

### **Jésus m'aime beaucoup plus que je ne l'aime**

La certitude d'être aimée par ce Dieu qui se révèle aux humbles et aux petits, voilà ce qui constitue, en définitive, la source permanente du bonheur secret d'Anne de Guigné, de sa générosité dans le sacrifice et de son rayonnement.

La certitude de cet amour, c'est surtout dans l'Eucharistie qu'elle a su la trouver. Sa première communion faite à Cannes le 26 mars 1917, suivie quelques jours plus tard par sa Confirmation, aura été le grand événement de sa courte existence, entièrement aimantée, depuis lors, par la divine présence. Aussi, avec quel soin préparait-elle ses communions qu'elle aurait si vivement souhaité quotidiennes. Une de ses tantes se prépare, un jour de semaine, pour se rendre à l'église. Aussitôt Anne de la supplier : « Voudriez-vous m'emmener ? » La permission maternelle obtenue, elle paraît si joyeuse, qu'on l'interroge : « Tu désirais donc beaucoup aller à la messe – Oh oui, répond-elle, j'aime beaucoup la messe, et puis, voyez-vous, c'est une communion de plus ! » On la trouve à genoux sur une marche d'escalier : « Que fais-tu là ? – Je remercie le Bon Jésus de ce qu'il veut bien venir dans mon cœur ! » Jacques va bientôt faire sa première communion : « O mon Jojo, que tu seras heureux quand le petit Jésus sera dans ton cœur ! Tu verras comme c'est bon ! »

Mère Saint-Raymond de Pennafort, une religieuse auxiliaire dont Anne suivait à Cannes les cours de catéchisme, nous a laissé sur son amour de

4 Cf. Marie du Perreux *La petite sainte que j'ai connue*. Casterman, 1938, p. 39. Marie du Perreux est le pseudonyme de Germaine de La Boullaye d'Emanville, grande amie de Madame de Guigné.

l'Eucharistie d'émouvants témoignages, et notamment cette confiance d'Anne sur ses relations dans la prière avec son Dieu : « Il me dit qu'il m'aime »...

Cet amour inconditionnel du Sauveur demeure inséparable de son amour pour la Vierge Marie dont elle chérit le Rosaire, et dont – coïncidence étonnante avec les événements qui se déroulent à peu près en même temps à Fatima – elle aime à solenniser dans son cœur chaque premier samedi. « C'est notre jour ! »

Anne vit ainsi dans la présence de son Dieu, ce « Dieu qui réjouit ma jeunesse », comme le chante le psalmiste, en des paroles qui éveillent en elle un si grand écho !

Et Anne vit aussi dans l'amitié des anges, son Ange Gardien qu'elle invoque souvent, et des saints qui lui sont familiers : sainte Jeanne de Chantal et saint François de Sales, sainte Agnès et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont on lui a raconté la vie, et qu'elle brûle d'imiter, non seulement par sa résolution d'entrer au Carmel « pour la gloire de Dieu », lorsqu'elle en aura l'âge, mais même dès à présent, en la suivant dans sa « petite voie » de confiance et d'amour.

### **Les horizons illimités de l'amour**

Ce cœur d'enfant, habité par l'amour de Dieu même, va pouvoir dès lors, et sans rien perdre des fraîcheurs ni des naïvetés de l'enfance, se dilater sans mesure. Anne va aimer tous et chacun d'une manière proprement divine. C'est bien là ce que voulaient dire ces paroles de son institutrice, témoignant qu'elle n'avait jamais relevé, dans la vie de sa petite élève, que des choses ordinaires, mais vécues d'une façon à vrai dire extraordinaire.

C'est ainsi qu'Anne, avec la merveilleuse sagesse de l'Esprit Saint, a su aimer les siens : sa mère qui put trouver en elle une étonnante consolatrice, le grand-père dont elle savait illuminer les heures de tristesse, son frère et ses sœurs à qui elle prodiguait tendresse et sages conseils – Anne, c'est notre petit Bon Dieu – sans oublier personne, ni « Demoise » qui n'avait pas de mots suffisants pour évoquer une affection si délicate, ni les cousins, cousines, petits amis dont elle cherchait uniquement le bonheur, prenant un soin constant de leur faire choisir le jeu qu'ils préféreraient, ni les domestiques auxquels elle aurait voulu épargner toute peine... « Mère Jeanne, je ne veux pas que vous soyez seule à souffrir, donnez m'en la moitié », s'écrie-t-elle un jour, en volant au secours d'une servante qui, à la campagne, se trouve aux prises en plumant un poulet, avec la plus indésirable des vermines !

Et ses « petits pauvres », combien elle les chérit ! Elle leur donne ses jouets, qui doivent non seulement être en parfait état, mais figurer parmi ses « préférés » : « sans quoi je ne ferais pas de sacrifice ! » Le sacrifice ne demeure-

t-il pas la preuve irremplaçable de l'amour ? N'est-elle pas le fruit de ses innombrables privations, cette exquise « vente de charité », spontanément organisée pour porter secours à une jeune femme du voisinage, mère de trois enfants, dont un incendie vient de détruire le toit ? Vite, sous les charmilles de la Cour, on dresse des comptoirs improvisés, alimentés par toutes les friandises prélevées sur les desserts, sans compter tant de petits objets fabriqués par Anne elle-même, – avec quelle infinie patience ! – paniers en miniature sculptés dans les marrons, coupe-papiers, porte-aiguilles, images et dessins... C'est qu'Anne, en tous ses temps libres, s'occupe sans cesse de confectionner avec une adresse rare, mille surprises pour les uns et les autres, ce qu'elle appelle « ses petits arrangements ». Et les plus pauvres y ont la plus grande part.

Mais, il y a plus tragique encore que la pauvreté matérielle, c'est celle du péché. Avec un sens théologal qui ne peut lui venir que de l'Esprit Saint, Anne a su le comprendre. Et ces pauvres parmi les pauvres, les « pauvres pécheurs », elle les prend pour ainsi dire à bras-le-corps, au plus secret, au plus profond de son cœur de petite enfant, elle, si pure, avec une indicible confiance. Elle demande aux « sœurs » de l'école ménagère, qui visitent les malades, de les lui confier. Il lui en faut toujours un. Et plus le cas paraît difficile, plus son espérance se fait audacieuse. « Je m'arrangerai ! » Cela veut dire qu'elle va redoubler de prières, de sacrifices. « Maman, je veux qu'il se confesse, je veux retourner à l'Église. » Et l'impossible se réalise, à l'émerveillement de son curé. Anne, quant à elle, n'en tire nulle gloire. Ce n'est pas moi, c'est le Bon Dieu !

### Avec les anges

Anne, bien qu'étant au début de la vie, connaît le prix du temps. « Une vie longue est un bienfait, car elle permet de souffrir beaucoup pour Jésus. »

Et voilà que Jésus va l'appeler en son printemps. Là encore, elle dira « oui » tout simplement, obéissante jusqu'à son dernier souffle.

Anne jouissait pourtant d'une excellente santé. Elle avait certes, comme de nombreux enfants, connu des périodes de maladie, une paratyphoïde notamment, et elle était sujette à de fréquents maux de tête. Mais de tempérament plutôt robuste, elle n'était en rien une enfant malade. Et pourtant ! Une sorte de méningite (ou d'encéphalite) va l'emporter en quelques semaines.

Cette ultime étape de sa vie est comme le sceau posé par Dieu lui-même sur l'authenticité des vertus pratiquées par cette enfant. Car il lui donnera la force de souffrir en parfaite disciple, sans plaintes ni retours sur elle-même, mais dans une calme acceptation de la volonté divine : « Mon bon Jésus, je veux tout ce que vous voulez ! » comme aussi dans ce souci des autres qui ne la quittera jamais :

« Je ne veux pas que l'on se fatigue pour moi ! Guérissez les autres malades ! » ajoutera-t-elle invariablement aux invocations faites pour son rétablissement.

En son dernier Noël, sa grande préoccupation est de faire réciter correctement un beau poème par son petit frère, pour la joie de leur mère, et aussi de donner, en souvenir, aux domestiques les images qui lui sont chères, et qu'elle garde avec tant de soin dans son « paroissien » et dans son petit sac.

Parfaitement lucide jusqu'au bout, sa dernière prière sera pour la Vierge Marie, sa dernière parole, la demande d'une permission à la religieuse qui la veille : « Ma sœur, puis-je aller avec les anges ? », son dernier regard pour sa mère. C'était l'aube du 14 janvier 1922.

Prions pour que, si telle est la volonté de Dieu, l'Église puisse proclamer dans un proche avenir, la sainteté de la « petite Anne » et la proposer comme un sûr exemple pour les enfants du monde entier.

Renée de Tryon-Montalembert